À l'occasion de la publication du livre
Geerewol. Musique, danse et lien social chez les Peuls nomades wodaabe du Niger
(Société d'ethnologie, 2015)
Interview de Sandrine Loncke sur
la situation des Peuls nomades wodaabe du Niger
(Décembre 2015)

1 : Quels ont été vos séjours chez les Peuls Wodaabe ?

Je suis allée pour la première fois chez les Wodaabe du Niger en 1997. J'ai alors effectué deux années d'enquêtes de terrain assez intensives. Après quoi, j'ai obtenu un poste d'enseignante-chercheure et je n'ai plus eu l'opportunité de rester chez eux pour de longs séjours. J'ai donc continué d'aller les voir régulièrement, mais sur des périodes plus courtes de un à deux mois par an.
À partir de 2010, avec les prises d'otages, puis la guerre au Mali, il est devenu compliqué de séjourner longuement en brousse. J'ai donc progressivement réorienté mes recherches vers le Tchad où il était encore possible de circuler librement.

2 : Pouvez vous clarifier les termes respectifs : peul, bororo, wodaabe ?

« Peul » est un terme générique pour désigner tous les locuteurs d'une même langue qui comprend deux grandes branches dialectales : le *pulaar* à l'ouest, et le *fulfulde* à l'est. Il

s'agit d'une francisation du terme singulier *Pullo* (pluriel. *Fulbe*) par lequel la plupart des Peuls se désignent eux-mêmes. Les Anglo-saxons ont pour leur part retenu la forme plurielle « *Fulbe* ».
À noter cependant que les sociétés environnantes ont généralement un terme qui leur est propre pour désigner les Peuls, et que les Peuls eux-mêmes n'utilisent ce terme que pour se définir vis-à-vis des non-Peuls. Entre eux, ils s'identifient en référence au sous-groupe auquel ils appartiennent — Peuls Toroobe, Jallube, Jelgoobe, Wodaabe, etc. —, et au sein de ces sous-groupes, certains iront même jusqu'à spécifier le lignage dont ils sont issus (Wodaabe Gojanko'en, Wodaabe Jiijiiru, Wodaabe Bii Korony'en, etc.).
Parmi ces différents groupes peuls — dont l'aire d'implantation s'étend du Sénégal au Soudan, et peut-être même jusqu'en Éthiopie —, certains ont formé des sociétés sédentaires stratifiées, tandis que d'autres se sont identifiés autour des valeurs du pastoralisme nomade : c'est notamment le cas des Wodaabe, dont la plus grosse communauté se trouve actuellement au Niger, mais dont certains lignages ont également essaimé à l'ouest du Tchad, au nord-Nigeria, au nord-Cameroun, et jusqu'en Centrafrique. Dans la partie occidentale du territoire nigérien, ils sont dénommés « *Bororo* » par leur voisins zarma et haoussa, appellation qui, à l'origine, devait comporter une connotation péjorative, puisqu'elle désigne en réalité l'espèce bovine qu'élèvent les Peuls Wodaabe : le fameux zébu *bororo* à la robe acajou et aux longues cornes en forme de lyre, dit *bos indicus* en latin. Dans d'autres pays, « *Bororo* » devient d'ailleurs souvent « *Mbororo* », qui est sans doute une déformation du même terme.

3 : Combien sont-ils ? Quel genre de nomadisme pratiquent ils ?

Les locuteurs peuls seraient actuellement près de 25 millions.
Il est plus difficile d'estimer à combien se comptent les Peuls Wodaabe du Niger, car il n'existe aucun recensement précis de ce sous-groupe. Selon les sources, ils seraient entre 100.000 et 200.000 individus.
Les Peuls Wodaabe pratiquent un nomadisme fondé sur l'élevage extensif du zébu *bororo*, dont ils prélèvent le lait qui constitue l'essentiel de leur alimentation. Ils élèvent également des petits ruminants (ovins et caprins) qui, avec la vente des jeunes veaux, constituent leur principale ressource pour subvenir à leurs besoins matériels et à l'achat de céréales.
Comme ils évoluent dans un écosystème semi-désertique, aux sols fragiles et au couvert herbacé à la fois rare et éphémère, il leur faut se déplacer constamment avec familles et

troupeaux. Femmes et enfants migrent à dos d'ânes avec les affaires du campement, tandis que les jeunes hommes ont à charge de marcher au devant du troupeau.
Peut-être en raison de leur très grande mobilité, les Wodaabe font d'ailleurs partie des rares nomades qui ne construisent pas d'abri.
Durant la saison sèche, qui dure environ neuf mois, leur stratégie privilégiée est de redescendre vers les terres de la zone agraire alors non cultivées, et d'effectuer des mouvements de rotation autour d'un point d'eau, à une distance toutefois suffisante de celui-ci pour ne pas épuiser les terres alentours. Une telle distance ne permet d'abreuver les troupeaux qu'un jour sur deux, mais c'est la condition pour qu'ils puissent toujours s'alimenter en chemin.
Vient ensuite le temps des migrations d'hivernage, durant lequel les familles regagnent la zone pastorale, plus au Nord, en se déplaçant d'une mare à l'autre : comme les animaux n'ont que ces trois à quatre mois pour se refaire une santé, il est vital de leur faire bénéficier de toutes les qualités de pâturage, et si possible, de les amener sur des terres natronées. C'est la fameuse « cure salée » qui, près d'In Gall au Niger, est l'occasion de rassemblements festifs entre Touaregs et Wodaabe.

4 : On parle beaucoup de crise écologique globale, de réchauffement climatique, quelles sont les répercussions sur leur activité de pasteurs ?

Au même titre qu'un certain nombre de populations îliennes ou du cercle polaire, on peut considérer que les sociétés qui occupent ces zones semi-désertiques dites sahéliennes sont à l'avant-poste des changements climatiques qui touchent notre planète. Si l'on prend l'exemple des Wodaabe, cela fait déjà près de cinquante ans qu'ils se retrouvent régulièrement en situation de réfugiés climatiques. Combien de famines, de troupeaux décimés et de familles échouées dans les grandes villes du Sud depuis les premières sécheresses meurtrières des années 69-73 ? De telles catastrophes climatiques avaient certes déjà été attestées au Sahel, mais alors que l'on y comptait depuis le début du XIXe siècle une moyenne d'une grande sécheresse tous les cinquante ans, il semble que le rythme soit depuis vingt ans plus proche de trois par décennie.
D'après les services d'élevage de la région de l'Ader, au Niger, le nombre de graminées identifiées en zone pastorale serait tombé de soixante à cinq espèces en une génération. Or, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les graminées qui poussent en zone aride ont une très grande valeur nutritive. Pour les éleveurs, la perte de pâturages qui découle des sécheresses successives est donc non seulement d'ordre quantitatif, mais aussi qualitatif.

À plus ou moins long terme, le déficit pluviométrique pose bien sûr aussi le problème du renouvellement des nappes phréatiques.
Ce contexte de raréfaction des terres et de l'eau se traduit par un phénomène croissant de concurrence autour des ressources naturelles, dont l'une des manifestations les plus graves pour les pasteurs est le processus d'accaparement des terres par des investisseurs de tous horizons, locaux comme étrangers. C'est ainsi que les Wodaabe se voient progressivement spoliés de milliers d'hectares — très souvent leurs plus riches pâturages —, contraints de faire des détours de plusieurs dizaines de kilomètres ou d'emprunter des couloirs de passage pour traverser ce qui constituait autrefois leur terroir pastoral traditionnel.
Refoulés par la désertification qui progresse au nord, et relégués dans les zones les plus déshéritées, les éleveurs n'ont d'autre choix que de descendre toujours plus au sud — au point d'avoir adapté leurs troupeaux au climat subéquatorial centrafricain —, alors même que les agriculteurs, également en quête de terres, n'ont cessé de défricher toujours plus au nord, jusqu'aux limites de la zone aride.
Qui, au Niger, se souvient encore de la relation de complémentarité qui unissait traditionnellement les éleveurs et les agriculteurs ? Ces derniers appréciaient en effet de laisser les troupeaux peuls pâturer sur leurs champs en jachère durant la saison sèche, en échange de la fumure des animaux qui enrichissait leurs terres.
Aujourd'hui, le manque d'espace et la dégradation des récoltes par les troupeaux a nourri une telle désespérance et de telles rancœurs que les conflits dégénèrent de plus en plus fréquemment en batailles sanglantes.

5 : Quelles stratégies ont ils utilisées face à ces phénomènes climatiques ?

Face à ces difficultés, la tendance, chez les Wodaabe, est à la semi-sédentarisation. C'est du moins ce à quoi beaucoup d'entre eux aspirent : un puits, une école pour leurs enfants, et des déplacements restreints à la seule transhumance d'hivernage, tandis qu'un jeune de la famille se charge de faire pâturer les troupeaux aux alentours du campement le reste de l'année.
Mais pour pouvoir se fixer ainsi, encore faut-il posséder un puits foré et avoir les moyens d'acheter du fourrage pour les animaux lorsque, au cœur de la saison sèche, les pâturages viennent à manquer. Au Niger, n'y sont pour l'heure parvenues que les rares fractions qui ont pu s'allier le soutien de projets associatifs étrangers ; autant dire que le modèle ne fonctionne pour l'instant que sous perfusion, et sous la forme de projets-pilotes. La question est donc de savoir comment opérer le passage à l'échelle, et s'il est

raisonnable de forer de nouveaux puits dans des nappes phréatiques insuffisamment réalimentées.
Récemment, des amis wodaabe m'ont confié qu'ils se demandaient s'ils ne devraient pas purement et simplement abandonner l'élevage bovin, grand consommateur d'herbages et d'eau, au profit de l'élevage camelin, plus adapté aux milieux arides. L'idée semble tomber sous le sens. Mais l'écosystème de la région, déjà si dégradé, peut-il supporter une population de chameaux supplémentaire à celle des Touaregs, qui évoluent dans la même zone et ne sont pas non plus épargnés par les années de sécheresse ?

6 : Les Wodaabe sont mondialement connus pour leurs cérémonies d'hivernage et pour la danse geerewol qui y a cours, que vous avez longuement étudiées et filmées : quel est le rôle social de ces cérémonies ?

Il n'est pas exagéré de dire que ces cérémonies constituent un véritable « fait social total », pour reprendre l'expression de Marcel Mauss : leur rôle est tout à la fois identitaire, politique, matrimonial, initiatique, religieux, esthétique.
D'un point de vue plus interne, elles sont aussi et surtout le lieu d'une "expérience totale" — émotionnelle, kinesthésique, spirituelle, relationnelle… —, une expérience dont la force et la singularité est d'être entièrement vouée à la création d'une esthétique collective. Sans doute est-ce ce qui nous fascine tellement dans ces cérémonies : on se trouve soudain face à toute une société qui déploie une énergie fabuleuse pour se rassembler de façon rituelle autour d'un processus créatif commun.
Peu à peu, on découvre que c'est dans le partage de cette expérience artistique collective que les Wodaabe redéfinissent chaque année les contours de leur organisation socio-politique, et qu'ils tissent, de façon aussi bien inter-collective qu'inter-individuelle, le « lien » qui les unit : ce *lien* entre nomades, que les Wodaabe désignent métaphoriquement par la *corde de bât* (*gashshungol*) avec laquelle ils attachent leurs bagages pour se déplacer. C'est d'ailleurs cette idée que j'ai voulu mettre en avant dans le sous-titre de mon livre : « Musique, danse *et lien social* chez les Peuls Wodaabe ».
Dans le cas des jeunes gens, qui sont les principaux acteurs de la performance, on peut même parler d'une véritable inscription de l'identité collective dans le corps des individus. La performance artistique est vécue comme une forme d'incorporation — ou « *embodiment* » en anglais — qui fait office de rite de marquage culturel. Il faut dire qu'aux yeux des Wodaabe, le chant et la danse fonctionnent comme des marqueurs identitaires, au point qu'ils qualifient leurs chants, littéralement, de « chants de marque » (*jeldugol*). J'ai d'ailleurs filé cette métaphore dans le livre, en intitulant

respectivement ses trois parties : 1 – *Chants de marque* / 2 – *Marques nomades* / 3 – *Marquer les corps et les cœurs*.
S'il fallait résumer en quelques mots l'enjeu des rassemblements cérémoniels de *daddo ngaanyka* — c'est la véritable appellation que leur donnent les Wodaabe —, je dirais donc que c'est dans cet espace-temps de sept jours et sept nuits exclusivement dédié au chant et à la danse que se modèle et se reconstruit, d'une année sur l'autre, l'ensemble du tissu social, et que la jeune génération fait l'apprentissage du *mbodaangaaku*, ou « l'art et la manière d'être Wodaabe ». Le reste de l'année, Les Wodaabe vivent totalement dispersés, repliés sur leur campement, leur famille et leur troupeau.
Pour beaucoup d'entre eux, il est d'ailleurs très clair que si les cérémonies de *daddo* venaient à disparaitre, ce serait purement et simplement la fin des Wodaabe en tant qu'entité culturelle.

7 : Ces pratiques cérémonielles ont-elles perdu en vitalité ?

Je n'ai pu me rendre sur place pour évaluer la situation récente, mais les amis wodaabe qui me donnent régulièrement des nouvelles affirment que les cérémonies se font de plus en plus rares, et de moins grande envergure. Il y aurait deux causes à cela : tout d'abord, les sécheresses successives ont progressivement restreint les rassemblements cérémoniels ; non seulement parce que les gens sont épuisés et que les jeunes hommes préfèrent alors chercher refuge en ville afin de soutenir leur famille, mais aussi simplement parce qu'en de telles périodes, il n'y a plus assez d'eau et de pâturages pour accueillir sur un même emplacement des centaines d'hommes et d'animaux.
La seconde raison est due au fait que, lors de leurs séjours répétés en ville, les jeunes se découvrent de nouvelles aspirations qui ont fini par engendrer un conflit de générations : les aînés se plaignent de ce que de plus en plus de jeunes refusent de participer aux cérémonies, n'acceptent plus de danser et ne cherchent plus à apprendre le répertoire vocal.
S'il y a rupture de la transmission, on peut effectivement se demander si de telles cérémonies n'appartiendront pas bientôt au passé. Il se pourrait que dans un avenir proche, il n'en reste plus que la forme décontextualisée et folklorisée à laquelle on peut déjà assister, quelques poignées de danseurs quasi-spécialisés se produisant très régulièrement à l'occasion des événements officiels régionaux ou nationaux, ou à la demande des touristes.

8 : Pourquoi avez vous effectué l'énorme travail de mémoire que constitue votre livre et les documents sonores et audiovisuels qui l'accompagnent ?

En réunissant dans un même objet le texte, les enregistrements et les films, j'ai effectivement voulu fabriquer un objet qui constitue un document de mémoire à l'attention de cette société nomade, qui par définition, ne laisse aucune trace matérielle de son histoire. Je dédie ce travail à ses enfants, dans l'espoir que la prochaine génération aura enfin accès à la scolarisation et pourra consulter ces documents. C'est d'ailleurs pour cela que le DVD-ROM est doublé d'un site web (http://ethnomusicologie.fr/wodaabe-loncke) : je voulais que tous les documents soient en ligne. Il me semble que c'est en libérant les « archives » qu'on les préserve le plus sûrement. Tout un chacun peut alors participer au processus de conservation.
Pour des raisons qui leur sont extérieures, les sociétés nomades comme celle des Wodaabe sont aujourd'hui contraintes de vivre de brutales mutations socio-culturelles qui, bien que douloureuses pour ceux qui en font les frais, ne sont peut-être pas si graves sur le fond — même si l'on regrette évidemment que ces petites sociétés qui ont toujours su cultiver le respect de leur environnement soient les premières menacées. Certes, toutes les sociétés n'ont jamais cessé de se transformer. Mais les problèmes surgissent lorsqu'il y a table rase et que toute une génération se retrouve sans plus aucun repère identitaire. Comment reconstruire à partir du néant ? Avec sans doute un brin d'idéalisme, j'ai pensé qu'il fallait trouver un support pour aider les prochaines générations à ne pas perdre le fil de la mémoire.
S'est alors posée la question du choix des supports : comment rendre compte d'une esthétique sans la figer, sans la vider de son contenu sensible ? Comment restituer les émotions, les mots, les sons, les gestes, les démarches, et bien sûr, toute la richesse des répertoires chantés et dansés ? Cela m'a pris une dizaine d'années pour parvenir à élaborer un document qui prenne en compte toutes ces dimensions :
— il y a tout d'abord le long-métrage documentaire, qui est à mon sens un film d'imprégnation qui présente l'intérêt de donner la parole aux Wodaabe avec lesquels j'ai travaillé, dans leur propre langue (bien sûr sous-titrée),
— puis le livre, qui est la mise en forme scientifique du même objet, avec toutefois une forme narrative que l'on pourrait dire « dialogique », puisque j'ai tenu à restituer le déroulement de l'enquête et le procès d'interlocution avec mes « informateurs »,
— les enregistrements musicaux dans différentes versions – avec notamment la totalité des fameux « chants de marque lignagers » et des balises permettant de se repérer dans la structure des pièces,

— une banque de 72 images couvrant les étapes de la cérémonie,
— et enfin, des suppléments vidéos des différentes danses et séquences rituelles.
Bref, le tout constitue un objet multimédia qui n'est pas seulement une étude scientifique, mais aussi, je l'espère, un document patrimonial accessible à tous.